# Existe-t-il une nature de l'humanité ?

Culture générale · mis à jour le 2026-11-09

Version de travail (statut : brouillon)

## Plan court

**Problématique.** Y a-t-il quelque chose de stable dans l'humanité, et de quelle sorte : un contenu (des traits qu'on retrouve chez tous), un fond (ce qui résiste à toute éducation) ou une capacité (celle de se transformer) ? Si l'humanité a une nature fixe, l'inhumain est impossible ; si elle n'en a pas, rien ne garantit qu'elle dure.

- I. Il existe un fond commun à tous les hommes, mais ce fond n'est pas ce qu'on croit.
  1. Les hommes ont tous un fond d'agressivité, que la culture doit contenir.
  2. Les hommes ont tous un corps que la nature peut atteindre.
  3. Les hommes restent les mêmes à travers l'histoire, mais cette constance n'est pas une bonté.
- II. Ce qu'on appelle humanité n'est pas ce fond : c'est ce qui s'y ajoute, et qui peut se perdre.
  1. Ce qui disparaît chez un homme seul n'était pas sa nature.
  2. L'esprit se perd et s'acquiert, comme une habitude.
  3. L'homme change de forme sans cesser d'être homme.
- III. La nature de l'humanité est une capacité, celle de se transformer, et cette capacité a besoin d'une règle.
  1. La nature de l'homme est de n'avoir pas fini.
  2. Cette capacité va dans les deux sens : construire et se défaire.
  3. L'humanité n'a pas de nature fixe ; elle a une tâche à tenir, avec les autres.

## Introduction

**Accroche.** Francis Wolff distingue quatre figures de l'homme qui se sont succédé dans l'histoire : l'animal rationnel d'Aristote, la substance pensante de Descartes, l'homme des sciences humaines du XIXe siècle, et l'homme neuronal d'aujourd'hui (*Notre humanité*, 2010, cours). Quatre définitions, quatre « natures » différentes. Si la nature de l'humanité a changé quatre fois en deux mille cinq cents ans, on peut se demander si elle existe.

**Analyse des termes.** « Nature » désigne ce qui est donné à la naissance, stable, antérieur à toute éducation ; on l'oppose à la culture (ce qui s'apprend) et il faut la distinguer de l'essence (ce qu'une chose est par définition). « De l'humanité » : le génitif peut vouloir dire la nature *propre à* l'humanité (ce qui la distingue des autres vivants) ou la nature *de* l'humanité (ce qu'elle est au fond). « Humanité » a trois sens (cours, dictionnaire de l'Académie) : la nature humaine, l'ensemble des hommes, la vertu d'humanité. La question porte sur le premier sens, mais elle touche le troisième : si l'humanité a une nature, la bonté est-elle naturelle ? « Existe-t-il » demande un fait, mais ce fait a des conséquences morales : si l'humanité a une nature, ce qui s'en écarte est contre nature, donc condamnable.

**Problématique.** Y a-t-il quelque chose de stable dans l'humanité, et de quelle sorte : un contenu (des traits qu'on retrouve chez tous les hommes), un fond (ce qui résiste à toute éducation) ou une capacité (celle de se transformer) ? Si l'humanité a une nature fixe, l'inhumain est impossible, puisque tout ce que font les hommes est dans leur nature ; si elle n'en a pas, rien ne garantit qu'elle dure, ni qu'elle vaille quelque chose.

**Annonce.** Nous verrons d'abord qu'il existe un fond commun à tous les hommes, mais que ce fond n'est ni une bonté ni une garantie (I). Nous montrerons ensuite que ce qu'on appelle humanité n'est pas ce fond : c'est ce qui s'y ajoute, s'entretient et peut se perdre, donc pas une nature (II). Nous verrons enfin que la seule nature de l'humanité est une capacité, celle de se transformer, qui va dans les deux sens et a besoin d'une règle (III).

## I. Il existe un fond commun à tous les hommes, mais ce fond n'est pas ce qu'on croit

### I.1 Les hommes ont tous un fond d'agressivité, que la culture doit contenir

**Thèse**

Il y a bien une nature humaine commune, mais elle n'est pas le socle de la morale : c'est au contraire ce que la morale doit tenir en respect.

**À définir.** Une pulsion est une poussée intérieure qui cherche à se satisfaire ; on écrit « pulsion » et non « instinct » (l'instinct est un programme fixe, la pulsion peut changer d'objet).

**Explication.** Ceux qui refusent toute nature humaine veulent souvent protéger l'homme d'un déterminisme. Mais refuser le fond, c'est se laisser surprendre par lui. Prenons un enfant de trois ans qui frappe son petit frère : personne ne lui a appris. L'éducation ne crée pas la douceur à partir de rien ; elle travaille contre quelque chose qui est déjà là. Reconnaître ce fond, ce n'est pas l'approuver, c'est savoir contre quoi la culture travaille.

**Corroboration.** Freud, *Malaise dans la civilisation*, V, § 8-10. Freud refuse l'image d'un homme « débonnaire, au cœur assoiffé d'amour » : l'homme porte en lui « une bonne somme d'agressivité », et cette agressivité est « le trait indestructible de la nature humaine » (V, § 10). Concrètement, le voisin est pour chacun un auxiliaire, mais aussi quelqu'un qu'on peut exploiter, humilier, dépouiller. La culture ne supprime pas ce fond : elle le retourne contre nous-mêmes (c'est le Surmoi) ou le détourne vers un ennemi extérieur. Freud répond donc oui à la question, mais d'un oui qui ruine l'usage rassurant du mot « nature ».

**Deuxième référence.** Hobbes (hors programme) : « l'homme est un loup pour l'homme », formule que Freud reprend à son compte (« Homo homini lupus », V, § 8). Hobbes ajoute à Freud la conséquence politique : si la nature de l'homme est l'agressivité, la société n'est pas un prolongement de la nature, c'est une protection contre elle.

**Phrase choc.** La nature humaine existe, et c'est précisément ce que la culture doit contenir.

**Transition.** L'agressivité est un fond commun ; mais ce n'est pas le seul. Avant même d'être agressifs, les hommes sont des corps, et ces corps sont exposés. C'est une deuxième nature commune, plus humble encore. ### I.2 Les hommes ont tous un corps que la nature peut atteindre

**Thèse**

Ce que les hommes ont de commun par nature, avant toute culture, c'est d'être des corps que la maladie et la mort peuvent frapper.

**Explication.** On cherche la nature humaine dans une faculté supérieure, la raison ou le langage. Elle est d'abord dans une faiblesse : tous les hommes tombent malades, vieillissent et meurent. Ce fond ne distingue pas l'homme des autres vivants ; il le range parmi eux. Mais c'est à partir de cette exposition que la question de l'humanité se pose, parce que l'humanité est ce qu'on fait de cette faiblesse : la soigner, l'accompagner, la combattre.

**Corroboration.** Camus, *La Peste*, IV, 6. Pendant une nuit de repos, Tarrou dit à Rieux : « Ce qui est naturel, c'est le microbe. Le reste, la santé, l'intégrité, la pureté, si vous voulez, c'est un effet de la volonté et d'une volonté qui ne doit jamais s'arrêter. » Le bacille frappe tout le monde, le juge et le concierge, sans égard au mérite. Et le narrateur se moque des Oranais qui « ne croyaient pas

aux fléaux » (I, 5). Camus renverse l'usage du mot « naturel » : le naturel, c'est l'infection ; l'humain, c'est ce qui la combat.

**Deuxième référence.** Tolstoï, *La Mort d'Ivan Ilitch* (cours) : un magistrat qui a vécu dans le confort découvre, par la maladie, qu'il est un corps qui va mourir, et que personne autour de lui ne veut le voir. Tolstoï ajoute à Camus que l'exposition du corps est aussi ce qui révèle l'humanité des autres : seul le serviteur Guérassime accepte de le toucher et de le soigner.

**Phrase choc.** Ce que les hommes ont de commun par nature, c'est de pouvoir être atteints.

**Transition.** Agressivité et fragilité sont des faits communs. Mais sont-ils stables dans le temps ? Si les hommes changeaient de siècle en siècle, on ne pourrait pas parler de nature. Il faut donc regarder ce qui se répète. ### I.3 Les hommes restent les mêmes à travers l'histoire, mais cette constance n'est pas une bonté

**Thèse**

À travers les siècles, les hommes se ressemblent : mêmes peurs, mêmes fautes, mêmes oublis. Cette constance est une nature, mais elle ne contient aucune promesse.

**Explication.** On confond souvent « nature humaine » et « bonté naturelle ». Or ce qui se répète d'une époque à l'autre, ce sont autant les égoïsmes que les courages. Un historien peut comprendre un homme d'il y a deux mille ans précisément parce que les hommes n'ont pas changé ; mais ce qu'il comprend, c'est aussi la cruauté et la lâcheté. La constance est un fait d'espèce, pas un titre de noblesse.

**Corroboration.** Camus, *La Peste*, V, 5. Quand la peste s'en va, la ville fait la fête, et Rieux constate que « les hommes étaient toujours les mêmes » ; il sait que le bacille « ne meurt ni ne disparaît jamais » et qu'il peut revenir. La constance des hommes, chez Camus, est autant une menace qu'un réconfort : ce qui ne change pas en eux, c'est aussi leur capacité d'oublier.

**Deuxième référence.** Vico, *La Science nouvelle* (1725, cours) : l'historien peut comprendre les hommes du passé parce qu'il « partage une même humanité » avec eux, les mêmes sentiments et les mêmes manières de raisonner. Vico fonde la science de l'histoire sur cette constance. Mais le cours le précise : cette humanité commune s'exprime dans des cultures différentes, et c'est la « nécessité » (famine, guerre) qui force les hommes à s'organiser. La constance est ce qui rend l'histoire compréhensible, pas ce qui la rend bonne.

**Phrase choc.** La nature humaine est une constance, pas un contenu.

**Transition.** Un fond agressif, un corps exposé, une constance à travers l'histoire : voilà ce que l'humanité a de naturel. Mais aucune de ces trois choses n'est ce qu'on appelle humanité quand on dit d'un geste qu'il est humain. Ce qui mérite ce nom s'ajoute au fond, et peut s'en détacher.

## II. Ce qu'on appelle humanité n'est pas ce fond : c'est ce qui s'y ajoute, et qui peut se perdre

### II.1 Ce qui disparaît chez un homme seul n'était pas sa nature

**Thèse**

Une nature ne se perd pas. Or un homme privé des autres perd la station debout, la pudeur, le langage. Ces facultés n'étaient donc pas sa nature : elles étaient entretenues par les autres.

**Explication.** Le raisonnement est simple. Une nature est ce qui reste quand on a tout enlevé : si l'on enlève à un chat sa maison, il reste un chat. Enlevons à un homme la société, et voyons ce qui reste. L'expérience montre que presque tout tombe : il ne se lave plus, il ne se tient plus droit, il ne sait plus si ce qu'il voit est réel. Ce qui tombe n'était pas en lui ; c'était entre lui et les autres.

**Corroboration.** Tournier, *Vendredi*, chapitre II, p. 30 et 38. Robinson découvre qu'il ne peut pas vivre nu : « La nudité est un luxe que seul l'homme chaudement entouré par la multitude de ses semblables peut s'offrir sans danger ». Puis il sombre dans la souille : « La foule de ses frères, qui l'avait entretenu dans l'humain sans qu'il s'en rendît compte, s'était brusquement écartée de lui ». Même la nudité, l'état le plus « naturel » qu'on puisse imaginer, suppose une société autour de soi. Le roman démontre que l'humain est un entretien, pas un fond.

**Deuxième référence.** Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique* (1895, cours) : la langue, les manières de sentir, les règles de conduite « préexistent à l'individu et lui survivent » ; « c'est la société qui produit l'individu ». Durkheim dit en sociologue ce que Tournier montre en romancier : ce que je prends pour ma nature m'a été donné par le groupe, et peut m'être repris.

**Phrase choc.** Ce que la solitude détruit n'était pas en nous, c'était entre nous.

**Transition.** On pourrait répondre que la solitude de Robinson est un cas extrême. Mais la même chose arrive dans une ville pleine de monde, et dans les deux sens : l'esprit se perd chez les uns et s'acquiert chez les autres. ### II.2 L'esprit se perd et s'acquiert, comme une habitude

**Thèse**

L'intelligence, le langage, la dignité ne sont pas répartis comme l'anatomie : ils apparaissent chez qui ne les avait pas et disparaissent chez qui les avait. Ce qui peut se perdre en six mois n'est pas une nature, c'est une habitude.

**Explication.** Si l'esprit était un trait d'espèce, tous les hommes l'auraient, comme tous ont deux yeux. Or il dépend de ce qu'on fait et de ce qu'on reçoit. Un savant qui cesse d'être entouré peut tout désapprendre ; une femme qu'on a toujours traitée en bête peut apprendre à parler si on la traite en femme. La direction n'est pas garantie : on monte ou on descend.

**Corroboration.** Boulle, *La Planète des singes*, III, 10-11. Le professeur Antelle, savant illustre, enfermé avec des hommes qui ne parlent pas, désapprend tout en quelques mois ; quand Ulysse le retrouve, il mendie des caresses et vit heureux sur la paille. À l'inverse, Nova, la femme de Soror qui ne parlait pas, apprend à sourire, à pleurer, puis à parler, grâce à la relation avec Ulysse et à la naissance de son fils. Cornélius en tire la leçon : « Vous voyez bien que l'esprit peut se perdre, comme il peut s'acquérir » (III, 10). Le roman montre la réversibilité dans les deux sens, sur une seule planète.

**Deuxième référence.** Camus, *La Peste*, III. Les Oranais, enfermés depuis des mois, deviennent des « dormeurs éveillés » ; ils perdent le goût de tout, l'habitude du désespoir devient « pire que le désespoir lui-même ». Camus ajoute à Boulle que la perte peut être collective et imperceptible : une ville entière garde ses rues et ses maisons et perd ce que Rieux appelle le « métier d'homme » (IV, 1).

**Phrase choc.** Une nature qu'on peut perdre en six mois s'appelle une habitude.

**Transition.** Perdre ou garder, ce n'est pas tout. L'homme peut aussi changer de forme : devenir autre sans devenir moins. C'est le dernier argument contre l'idée d'une nature fixe. ### II.3 L'homme change de forme sans cesser d'être homme

**Thèse**

Une nature impose une forme unique ; l'homme peut en traverser plusieurs. Ce que vaut son humanité n'est pas donné, il se construit, et à temps.

**À définir.** La perfectibilité (Rousseau, hors programme) est la faculté de se transformer ; elle est propre à l'homme et n'a pas de direction garantie.

**Explication.** Un chêne devient un chêne, et rien d'autre. Un homme peut devenir soldat, moine, marchand, et changer encore. Il faut donc distinguer ce qu'il *est* (donné : un corps, une espèce) de ce que *vaut* son humanité (construit : par l'éducation, le travail, les rencontres). Et cette construction

a un calendrier : il y a un âge pour apprendre, et passé cet âge il est trop tard.

**Corroboration.** Tournier, *Vendredi*, chapitre IV, p. 94, et IX, p. 189. Robinson, en découvrant une autre manière de vivre son île, note qu'« Il était possible de changer sans déchoir » ; après l'explosion qui détruit son ordre, « Un nouveau Robinson se débattait dans sa vieille peau ». Robinson traverse trois formes d'humanité : la souille (la chute), l'île administrée (la copie de la société perdue), la vie solaire avec Vendredi (une forme nouvelle). Ni la première ni la troisième ne sont un « retour à la nature » : ce sont des métamorphoses.

**Deuxième référence.** Platon, *Alcibiade*, 127e et 131e. Socrate dit à Alcibiade : « Si tu t'étais aperçu de ton état à l'âge de cinquante ans, tu aurais de la peine à prendre soin de toi-même » ; et il lui promet que, tandis que sa beauté passe, « toi, tu commences à fleurir ». Platon ajoute à Tournier que même pour un philosophe qui croit à une essence (l'homme est son âme), ce que vaut l'homme se construit par le soin, et qu'il faut s'y prendre à temps.

**Phrase choc.** L'humanité n'est pas ce que l'homme a, c'est ce qu'il fait de ce qu'il a.

**Transition.** Un fond qui ne définit pas, une qualité qui se construit et se perd : la seule chose stable semble être la capacité de changer. Mais une capacité n'est pas une direction. Il faut donc dire ce que vaut cette capacité, et ce qui la guide.

## III. La nature de l'humanité est une capacité, celle de se transformer, et cette capacité a besoin d'une règle

### III.1 La nature de l'homme est de n'avoir pas fini

**Thèse**

S'il faut nommer une nature de l'humanité, c'est celle-ci : l'homme est le vivant qui transforme le monde et lui-même, et dont la forme reste ouverte.

**Explication.** C'est la seule constante qui ne soit pas démentie par la diversité des hommes ; au contraire, elle l'explique. Les hommes sont différents parce qu'ils se sont construits différemment. L'inachèvement n'est donc pas un défaut de l'homme, c'est sa définition. Les Grecs l'avaient déjà vu, et ils en avaient peur autant qu'ils l'admiraient.

**Corroboration.** Sophocle, *Antigone* (cours). Le chœur chante que l'homme est la grande merveille du monde, *deinos* : admirable et terrible à la fois. Il navigue, laboure, dresse les animaux, invente la parole et les lois ; il a « la faculté de franchir des limites que l'on croyait infranchissables ». Le cours souligne que c'est à la fois sa grandeur et son danger, « puisqu'aucune limite morale ne lui est fixée ». La nature de l'homme, pour Sophocle, est de n'avoir pas de nature qui l'arrête.

**Deuxième référence.** Saint-Exupéry, *Lettre à un otage*, chapitre V : « L'ordre pour l'ordre châtre l'homme de son pouvoir essentiel, qui est de transformer et le monde et soi-même » ; « notre ascension n'est pas achevée ». Saint-Exupéry donne le mot : le pouvoir de transformer est « essentiel », c'est-à-dire qu'il est la nature même de l'homme.

**Phrase choc.** La nature de l'homme est de n'avoir pas fini.

**Transition.** Dire que l'homme peut tout transformer, c'est flatteur. Mais la capacité de transformer est aussi celle de détruire. Il faut regarder l'autre face. ### III.2 Cette capacité va dans les deux sens : construire et se défaire

**Thèse**

La faculté qui bâtit les civilisations est la même qui les détruit ; la perfectibilité n'a pas de sens de marche.

**Explication.** On dit souvent « l'homme est perfectible » en sous-entendant « l'homme progresse ». C'est faux. La même capacité qui invente la médecine invente la bombe ; la même société qui construit

des bibliothèques peut cesser de lire. Il y a au moins trois manières de descendre : par la violence qui explose, par l'habitude qui engourdit, par la paresse qui abandonne. La capacité est neutre ; ce sont les hommes qui ne le sont pas.

**Corroboration.** Freud, *Malaise dans la civilisation*, III, § 15 et VIII, § 13. Freud refuse « le préjugé selon lequel culture équivaudrait à progrès et tracerait à l'homme la voie de la perfection ». Et il termine son livre sur une inquiétude : les hommes ont poussé si loin la maîtrise de la nature « qu'avec leur aide il leur est devenu facile de s'exterminer mutuellement jusqu'au dernier ». Écrit en 1930, le texte prévoit que la capacité de construire se retournera.

**Deuxième référence.** Boulle, *La Planète des singes*, III, 8. Les hommes de Soror n'ont pas été vaincus par la force : « Une paresse cérébrale s'est emparée de nous », dit la voix enregistrée du passé ; les singes « ne brandissent que des fouets ». Boulle ajoute à Freud une troisième manière de se défaire, sans violence, par le confort. Le transhumanisme contemporain (Bostrom, Kurzweil, cours) pose la question inverse : si l'homme se transforme sans limite, reste-t-il un homme ?

**Phrase choc.** La perfectibilité n'a pas de sens de marche.

**Transition.** Si la capacité va dans les deux sens, elle ne suffit pas à définir l'humanité : il faut encore quelque chose qui la guide. Ce quelque chose n'est pas une nature de plus, c'est une règle et ce sont les autres. ### III.3 L'humanité n'a pas de nature fixe ; elle a une tâche à tenir, avec les autres

**Thèse**

Puisque la capacité de se transformer est ambivalente, l'humanité ne tient que par une règle qu'on choisit de respecter et par les autres qui la soutiennent. Ce n'est pas une nature, c'est une tâche.

**À définir.** Par « essence », on entend ici non ce qui est donné, mais ce sans quoi l'homme ne serait plus un homme, et qu'il faut soutenir.

**Explication.** La réponse à la question est donc en deux temps. Non, il n'existe pas de nature de l'humanité, si l'on entend un contenu stable et bon. Oui, il en existe une, si l'on entend une capacité, à condition d'ajouter que cette capacité ne vaut que guidée par une règle (le respect de l'homme) et soutenue par les autres. L'essence de l'homme devient alors étrange : elle dépend de ce qui n'est pas lui.

**Corroboration.** Saint-Exupéry, *Lettre à un otage*, chapitre II. Perdu dans le Sahara, Saint-Exupéry pense à ses amis et découvre que son existence dépend d'eux : « Je me découvre menacé dans mon essence par leur fragilité ». La phrase retourne le mot « essence » : ce qu'il y a de plus propre en moi dépend des autres ; si eux disparaissent, mon humanité tombe avec eux. L'humanité est une essence que d'autres peuvent faire tomber, et qu'il faut tenir à plusieurs.

**Deuxième référence.** Platon, *Alcibiade*, 134c : « Mais peut-on donner ce qu'on n'a pas ? » L'âme est donnée, son excellence s'acquiert par le soin, et l'on ne rend les autres meilleurs qu'en étant devenu meilleur soi-même. Petit plus hors programme : Michel-Ange, les *Esclaves* inachevés (Galerie de l'Académie, Florence), des figures qui n'ont pas fini de sortir du bloc de marbre ; l'image exacte d'une humanité qui est une tâche.

**Phrase choc.** L'humanité n'a pas de nature ; elle a une tâche à tenir.

## Objection anticipée

Aristote (cours) et Platon affirment une forme propre de l'homme, l'âme rationnelle : il existerait donc bien une nature de l'humanité. Réponse : chez Platon même, ce qui est donné (l'âme) ne fait pas l'homme accompli ; seul le soin le fait, et il peut échouer (« à cinquante ans »). Et Wolff (cours) montre que la définition d'Aristote n'est que la première de quatre figures successives : une nature qui change avec les époques et qui ne vaut que cultivée n'est pas une nature au sens du sujet, c'est une tâche.

Sources : Colle Clauvelin / Receveur (recueil, sujet 2), question.